

“MES NEUF AMIS DANS LE SEIGNEUR...”¹

“De Paris sont arrivés ici, au milieu de janvier, mes neuf amis dans le Seigneur...” La phrase qu’on vient de lire a été oubliée pendant plus de quatre siècles dans un des volumes des *Monumenta Ignatiana* [archives des premiers temps de la Compagnie de Jésus], jusqu’à ce qu’elle fût arrachée à l’oubli par le père Pedro Arrupe et incorporée dans les documents de la Compagnie de Jésus, pour résumer la communion de vie et de travail qui identifie le corps apostolique dispersé à travers le monde au service de la mission de Jésus-Christ. “Nous ne sommes pas seulement compagnons de travail: nous sommes amis dans le Seigneur” affirme la 34^{ème} congrégation générale², consacrant de son autorité cette manière de nous définir et de nous reconnaître comme participants de la communion que Dieu a créée entre Ignace et ses premiers compagnons.

Mais, en toute vérité, *nous reconnaissons-nous*, les jésuites, pleinement dans cette expression, “sortie de la plume de Maître Ignace vraisemblablement une seule fois avant la fondation de la Compagnie?”³ Cette demande, le père général Peter-Hans Kolvenbach l’a faite à toute la Compagnie, en vue des lettres de charge de 1996. Les réponses furent loin d’être unanimes.

Une expression pleine d’histoire

Peut-être fut-ce là une simple expression surgit spontanément sous la plume d’Ignace, dans la lettre qu’il écrivait de Venise le 24 juillet 1537 à son vieil ami Juan de Verdolay, pour lui donner un compte-rendu des premiers compagnons avec lesquels il avait constitué depuis Paris une petite “Compagnie de Jésus”, engagée dans un projet apostolique. Nous ne savons pas s’il a utilisé l’expression ailleurs dans sa correspondance. Ces “neuf amis dans le Seigneur, tous maîtres ès arts et passablement versés en théologie, dont quatre sont Espagnols, deux Français, deux de Savoie et un du Portugal”, une fois leurs études universitaires terminées, se réunirent de nouveau avec Ignace, qui les attendait à Venise; l’ordination sacerdotale fut conférée à ceux qui n’étaient pas encore prêtres et ils préparèrent leur voyage en Terre Sainte. Ignace décrit à Verdolay l’arrivée de ses compagnons et les plans immédiats qui étaient les leurs:

Tous, après avoir traversé tant de difficultés de guerres et parcouru tant de chemin à pied et dans le plus fort de l’hiver, arrivèrent ici dans deux hôpitaux, répartis de manière à servir les pauvres malades dans les tâches les plus basses et les plus contraires à la chair. Après deux mois de cet exercice, ils se rendirent à Rome avec quelques autres qui les suivaient avec les mêmes desseins, pour y célébrer la semaine sainte; et comme ils étaient pauvres, sans argent et sans faveurs d’aucune personne de lettres ni aucun autre avantage, mettant leur confiance et leur espérance dans le seul Seigneur, pour qui ils venaient, ils trouvèrent, et sans effort aucun, beaucoup plus qu’ils ne désiraient.⁴

De fait, certains d’entre eux se rendirent à Rome et parlèrent au pape, qui leur concéda toutes sortes de faveurs: bénédiction pour aller en pèlerinage à Jérusalem; permission à ceux qui n’étaient pas encore prêtres d’être ordonnés; et jusqu’à près de soixante ducats en aumône, les exhortant à persévérer dans leurs desseins. À leur retour à Venise, sept d’entre eux furent ordonnés prêtres et s’entendirent pour se disperser en vue d’œuvrer en divers endroits du Nord de l’Italie, en attendant l’occasion d’entreprendre leur voyage en Terre

Sainte, comme ils l’avaient promis à Montmartre:

Cette année, on a eu beau attendre une occasion pour Jérusalem, il ne s’est trouvé aucun navire, et il n’y en a pas encore, en raison de cette armée que constitue le Turc..., ceci écrit, le lendemain on part d’ici deux à deux, pour travailler à réaliser ce que la grâce du Seigneur leur donnera de faire, pour lequel ils s’en vont. Ainsi, tous seront répartis à travers cette Italie jusqu’à l’année prochaine, s’ils peuvent partir pour Jérusalem; et si Dieu notre Seigneur ne doit pas être servi par leur départ, alors ils n’attendront pas davantage, mais poursuivront ce qu’ils auront commencé. Ici, on nous a demandé de nous adjoindre quelques compagnons, et sans besoin de lettres suffisantes, et nous devons refuser plutôt que d’accepter d’autres candidats, de peur des défections.⁵

La lettre d’Ignace est un compte rendu de ce que le groupe réuni à Venise se propose de réaliser pour mener à bien tout ce à quoi il avait rêvé et ce qu’il avait promis durant leurs années d’études à l’université de Paris: “ils poursuivront ce qu’ils ont commencé”, exprime-t-il avec fermeté. Si le pèlerinage à Jérusalem ne peut se faire, à la fin de l’année convenue ils se présenteront chez le pape, qui connaît les besoins de la chrétienté tout entière, afin qu’il leur signifie où ils s’emploieront le mieux au service de Dieu et au secours des âmes.

Dans une autre lettre de 1539 à son neveu Beltrán de Loyola, il parle de “la Compagnie qu’il attend” et dit que finalement “il a plu à Dieu notre Seigneur, dans sa bonté infinie et suprême... de manifester une providence particulière envers nous et nos affaires, ou, pour mieux dire, des siennes (puisque nous ne recherchons pas nos affaires en cette vie)⁶”. Après d’innombrables contradictions et jugement variés, le pape a *approuvé et confirmé* sa manière de procéder, “vivant dans l’ordre et l’harmonie”, et leur a concédé l’autorisation d’établir des constitutions entre eux, selon ce qu’ils jugeraient le plus convenable à “notre manière de vivre”.

L’expression par laquelle Ignace désigne ses compagnons comme “amis dans le Seigneur”, toute isolée qu’elle semble, probablement jamais utilisée ailleurs et écrite avant la fondation de la Compagnie, s’inscrit dans le contexte d’une relation qui résume avec grande vigueur tout ce que le groupe a vécu au cours des années antérieures et tout ce qu’il se propose de réaliser à l’avenir. C’est le compte rendu d’un processus de fondation qui se poursuit. Encore que la date officielle de la fondation de la Compagnie de Jésus puisse être dite le 27 septembre 1540, avec la Bulle *Regimini militantis Ecclesiae*, par laquelle Paul III approuvait et confirmait le projet apostolique d’Ignace et de ses neuf compagnons, le processus général de la constitution de la petite communauté qui maintenant se présente devant le Vicaire du Christ pour lui exposer son dessein et sa manière de procéder avait commencé bien des années auparavant, autour de l’université de Paris.

En écrivant à Verdolay, en 1537, Ignace rapporte, donc, une histoire de plus de sept ans d’amitié, d’expériences personnelles intimes de Dieu, d’intense communication et discernement, de conformité des esprits autour d’un idéal forgé dans les Exercices et, enfin, de convergence progressive dans une manière propre de procéder. La petite communauté d’amis dans le Seigneur avait vu le jour et s’était développée de façon salubre, *convoquée* par l’amour personnel avec lequel Jésus avait conquis chacun d’eux, *soudée* par la force de ce même amour qui les appelait tous ses amis (cf. *Jn 15, 15*), *alimentée* par le désir d’engager sa vie à la suite et au service de celui que ces amis considéraient comme leur unique chef et leur

préposé exclusif. Ce que, il y a à peine quelques années, la 33^{ème} congrégation générale exprimait merveilleusement à propos de notre charisme: “la vie du jésuite a sa racine dans l’expérience de Dieu qui, par l’entremise de Jésus Christ, dans l’Église, nous appelle, nous unit, nous envoie” n’est rien d’autre que l’expérience apportée par les premiers compagnons à leur entrée en Italie, expérience qu’Ignace a communiquée depuis Venise à ses neuf amis dans le Seigneur. Ce sera précisément en ces jours de Venise qu’ils décideront de s’identifier comme “Compagnie de Jésus” face à ceux qui leur demandaient qui ils étaient et à qui ils se vouaient. Dans sa pudeur et sa sobriété, il est probable qu’Ignace n’attribuerait pas à cette expression de connotations affectives particulières, hors celles que l’usage commun confère au mot “ami” en toutes les langues; mais lui et ses compagnons vivaient sans aucun doute une authentique amitié.

Expression peut-être construite sans préméditation, mais qui résume de façon exquise ce à quoi le groupe en était arrivé, les desseins qui les unissaient et les attentes dans lesquelles ils regardaient leur destin futur. Lorsque, dans les Délibérations de 1539, ils décideront de maintenir et de consolider leur *communio*, en se réduisant à un corps qu’aucune séparation, si grande fût-elle, ne pût diviser, le motif de leur option sera que “nous ne devons pas défaire l’union et congrégation que Dieu a réalisée”.

C’est là, donc, une expérience toute pleine d’histoire. Une histoire menée dans la suavité par la Providence de Dieu. Ignace avoue dans son récit autobiographique que le Seigneur le traitait, dans son pèlerinage spirituel, de la même manière qu’un maître d’école traite un enfant, en l’enseignant⁸ Quelques années plus tard, Nadal commentait de façon splendide cette gestation divine de la Compagnie de Jésus:

Alors qu’il était à Paris, non seulement il a fait des études de lettres, mais en même temps, il orientait son cœur vers ce à quoi le conduisaient l’Esprit et la vocation divine: à la constitution d’un ordre religieux; mais s’il suivait avec une particulière humilité l’Esprit qui le guidait, il ne le devançait pas. Et ainsi, il était conduit avec suavité où il ne savait pas, car il ne pensait pas alors à la fondation d’un ordre; et pourtant, petit à petit, il ouvrait la voie et il la parcourait, comme dans une sage imprudence, le cœur placé en toute simplicité dans le Christ.⁹

C’était là la conviction de tous les compagnons sur cette période de la fondation. Simon Rodrigues, dans son commentaire sur l’origine et le développement de la Compagnie, écrit ce qui suit: “Tous tant que nous sommes, réunis dans la Compagnie, savons que ce fut dans cette grande et illustre académie parisienne que Dieu ébaucha sa forme et nature première¹⁰”.

Très justement le père général, remarquant la fréquence avec laquelle cette manière de désigner et de caractériser la communauté de la Compagnie est utilisée dans les plus récents documents de l’ordre et dans le langage familier des jésuites, a demandé de consulter toutes les communautés pour savoir jusqu’à quel point nous nous reconnaissons dans cette formule. Dans sa lettre récente à la Compagnie sur la vie communautaire, il fait référence à ladite consultation, après avoir noté que la Compagnie est un corps universel dont l’Esprit veut se servir pour prolonger la mission du Fils parmi les hommes et les femmes de notre temps et que l’activité apostolique de ce corps “tire son sens et sa fin, son dynamisme et sa vigueur d’un mouvement d’amour dont la source et le terme sont - selon les paroles mêmes d’Ignace - dans la Trinité très sainte” (*Const. 671*). *C’est de ce mouvement d’amour trinitaire que naît*

*l'union dans le corps universel de la Compagnie*¹¹.

La réponse a varié selon les lettres *ex officio*. Les différences d'âge et de sensibilité culturelle, commente le père général, expliquent qu'un nombre important de jésuites partagent la pudeur de Maître Ignace par rapport au terme d'"ami", même s'il vivait lui-même une authentique amitié avec ses compagnons¹² beaucoup d'autres, par contre, se sont reconnus pleinement dans la formule et partagent la constatation faite par la dernière congrégation générale sur les amitiés mûres entre jésuites, comme soutien du célibat et approfondissement de la relation affective avec Dieu¹³. Le même père général, dans sa lettre, encourage la Compagnie tout entière à vivre plus pleinement comme communauté d'amis dans le Seigneur.

Afin que la Compagnie tout entière puisse en arriver à se reconnaître en ladite formule, il sera indispensable de scruter ce qu'elle signifiait pour Ignace et les premiers compagnons et pour l'ordre naissant, comme communion de vie et de mission, et aussi de suivre à la piste le processus qui a conduit graduellement à la formation de ce qu'ils ont appelé, dans la délibération de 1539, "l'union et congrégation que Dieu a réalisée"¹⁴.

Vers la *communauté d'amis* dans le Seigneur: les prémices

Il nous faudra remonter au soir d'octobre 1529, où deux étudiants de vingt-trois ans qui partageaient la même chambre à Sainte-Barbe durent faire de la place pour accueillir un homme de quinze ans plus âgé qu'eux à qui don Juan de la Peña, son tuteur et maintenant son nouveau maître récemment arrivé, avait suggéré de partager ce logement.

Pierre Favre et François Xavier étaient déjà depuis trois ans et demi dans cet austère logis et avaient lié une étroite amitié, en dépit de la différence de leur caractère. Favre était plus silencieux, avec des tendances au scrupule et à la dépression; Xavier était gai et dynamique, jeune aux décisions rapides. En raison des difficultés éprouvées par Ignace à commencer ses études en Arts, Favre fut chargé par Juan de la Peña de lui servir de répétiteur. Très vite une affinité morale s'établit entre eux et Iñigo, qui alors avait dû changer son nom pour celui d'Ignace, se transforma peu à peu en confident, conseiller et maître spirituel de Pierre. Chacun donnait à l'autre ce qu'il avait, rappellera Favre, plus tard:

“Comme [Peña] m'avait demandé d'instruire le saint homme déjà mentionné, j'en arrivai à jouir de sa conversation extérieurement et bientôt davantage encore intérieurement; vivant ensemble dans le même appartement; partageant la même table et la même bourse; et lui se trouvant mon maître dans les choses de l'esprit, me procurant la manière de croître dans la connaissance de la volonté divine et de moi-même, nous finîmes par avoir les mêmes désirs, avec la volonté et le ferme propos de choisir la vie que maintenant nous menons, de même que ceux qui feront partie de cette Compagnie, dont je ne suis pas digne¹⁵”.

Très vite Favre lui ouvrit sa conscience. Petit à petit il apprit l'examen de conscience quotidien, la pratique de la confession de sa vie et de la communion hebdomadaire, selon les Exercices. Cependant, il fallut encore quatre ans pour qu'Ignace lui permît de faire les Exercices complets.

Avec Xavier, comme on sait, les relations furent plus compliquées. Le commentaire habituel que l'on attribue à Polanco affirme: “J’ai entendu dire à notre grand formateur d’hommes, Ignace, que la pâte la plus dure qu’il avait jamais eue à manier fût, dans les débuts, ce jeune François Xavier.” Même s’ils sont vite devenus amis, ils ne se rencontraient pas dans les choses de l’esprit et Xavier ne participait pas aux conversations pieuses de Favre avec Ignace; voire, il les méprisait et se moquait de la voie que le pèlerin avait choisie. Ses rêves et ses idéaux passaient par d’autres chemins. Ignace dut le travailler avec patience, l’aidant même financièrement à l’occasion et lui trouvant des étudiants pour les cours qu’il avait commencé à donner. Peu à peu Dieu gagna son cœur, “ordonnant ses désirs et changeant son affection première”, comme disent les Exercices¹⁶, jusqu’à ce que finalement, en 1533, il se livrât. “La conversation”, arme préférée d’Ignace, atteignait une fois de plus ses objectifs. Lui-même le rappelle: “À cette époque, *il conversait* avec Maître Favre et Maître François Xavier, qu’il gagna ensuite au service de Dieu par le moyen des Exercices¹⁷. ”

Arrivée des autres

En 1533, arrivèrent à Paris deux amis inséparables, qui l’étaient depuis leur adolescence: Jacques Lainez, vingt ans, et Alphonse Salmerón, 17 ans. Ils venaient de l’université d’Alcalá, où ils avaient beaucoup entendu parler d’Iñigo, le pèlerin, et vinrent à lui à la recherche d’un logement. Par la suite, ils engagèrent “conversation familière et amitié”, commente Lainez. L’un et l’autre firent les Exercices complets cette même année, chacun séparément, et aboutirent à la même décision: adopter le projet de vie qu’ils avaient tant admiré chez Ignace.

Simon Rodrigues, jeune aristocrate portugais, considéré par ses condisciples comme inquiet et turbulent, se trouvait à Paris depuis 1527. Il étudiait lui aussi les Arts à Sainte-Barbe. Encore qu’il connût Ignace, il ignorait tout de ses projets et de l’existence du petit groupe qui s’était réuni autour de lui. Mais s’approchant de lui pour lui ouvrir sa conscience, il trouva dans ces conversations la réponse aux inquiétudes qui agitaient son esprit au sujet de la meilleure manière de servir Dieu et vite il se joignit aux premiers compagnons.

Nicolas de Bobadilla, Espagnol, avait vingt-quatre ans lorsqu’il arriva à Sainte-Barbe. García-Villoslada nous dit:

“caractère franc et ouvert, joyeux et farceur, un peu rustaud, passablement changeant et capricieux, friand de dire ses vérités à quiconque et ennemi de toute hypocrisie, flatterie et de tout pharisaïsme, il avait un cœur noble, pieux et prompt au sacrifice”¹⁸.

La manière dont Bobadilla s’était joint au groupe est très significative de sa personnalité: “Recourant à Iñigo comme à une personne qui avait la réputation d’aider même à l’occasion de nombreux étudiants, il fut aidé par lui, qui lui assura la possibilité de se trouver à l’université et d’y étudier”⁹. Il devait causer de nombreux maux de tête à Ignace, mais devait survivre à tous ses compagnons, décédant à plus de quatre-vingts ans après un fécond labeur apostolique en Allemagne et en Italie.

Jaillissement de la *communio* des amis dans le Seigneur

C'est ainsi que se mit à croître cette cellule, alimentée avec soin par qui s'en occupait comme de la prune de ses yeux. Ses idéaux et sa manière de procéder prenaient forme autour de Jésus Christ, que ces hommes voulaient connaître intérieurement et aimer avec passion, dans l'esprit des Exercices, et pour qui ils avaient décidé d'engager leur vie, afin de le suivre et de le servir dans la mission. Ces sept premiers compagnons étaient unis grâce à l'amitié personnelle de chacun pour son Seigneur, qui s'épanchait pour les unir entre eux: un dynamisme de conversion les habitait tous. Et c'est ainsi que mûrissait une authentique communion dans l'Esprit. Tout le temps qu'ils demeurèrent à l'université, ils continuèrent de communiquer entre eux, de s'aider mutuellement dans les études et dans leurs besoins temporels. Ils n'entreprirent aucune activité apostolique particulière, hors la conversation spirituelle et le commerce avec les condisciples, étant sérieusement engagés dans leurs tâches scolaires.

Ils s'adjoignirent encore d'autres compagnons. Favre, qui depuis le voyage d'Ignace en Espagne à la recherche de sa santé était demeuré comme “le grand-frère”, donna les Exercices aux trois qui devaient compléter le groupe de “mes neuf amis dans le Seigneur”: Claude Le Jay, Savoyard comme Favre et prêtre; par l'intermédiaire de celui-ci, Pasquase Broët, prêtre également; enfin, Jean Codure, Français, de vingt-sept ans. Aucun des trois n'avait fait les vœux de 1534, à Montmartre, mais en 1535 et 1536, tous se rendirent sur la colline, les uns pour renouveler ces vœux et les autres pour les prononcer une première fois.

Avec la commune décision de consacrer totalement leur vie à Dieu au service des hommes et de le faire selon “la manière de procéder d'Ignace”, les compagnons, alors groupe temporaire d'amis universitaires destiné à se dissoudre lorsque ceux-ci quitteraient l'université, scellèrent une communion spirituelle autour d'un projet de vie et de travail. Communion, comme ils en étaient persuadés, demandée par Jésus Christ et étayée par les réponses personnelles d'amitié avec leur Seigneur.

Comment vécurent les compagnons et comment caractérisèrent-ils la communauté qui avait scellé sa destinée à Montmartre, durant leur séjour à Paris? Les données dont nous disposons sur cette période sont peu abondantes. Ils avaient pris la décision de n'apporter aucun changement extérieur à leurs habitudes, afin de se consacrer sérieusement à leurs études, qui prenaient tout leur temps. Polanco, dans ses *Summaria*, énumère brièvement les moyens que prirent les compagnons pour “s'établir et se conserver dans leurs desseins”. Les vœux prononcés à Montmartre constituaient le lien qui assurait la persévérance et la croissance de leur union: chasteté, pauvreté (que, tout de même, ils ne commencèrent à pratiquer qu'après obtention de leurs diplômes), pèlerinage à Jérusalem, consécration aux tâches universitaires. Une fréquente *communication* entre eux alimentait leurs idéaux. Même s'ils *ne vivaient pas tous ensemble*, les réunions organisées à la maison de l'un d'eux pour “manger dans la charité” donnaient l'occasion de parler des intérêts du groupe et de résoudre les petits problèmes de la vie de chaque jour, provoqués parfois par les différences de nationalités, de langues, de caractères et de cultures. “Et ainsi s'alimentait et s'accroissait entre eux l'amitié dans le Christ ²⁰.”

“Amis dans le Seigneur”: c'était là vraiment l'expression authentique de quelque chose qui s'était fait naturel entre eux: ils expérimentaient l'amitié que leur offrait Jésus et qui les avait tous entrelacés dans une communion qui transfigurait leur confraternité et dépassait leurs différences. C'était là le secret qui les maintenait “dans une paix, une concorde et un

amour des plus suaves, dans une communication de tous leurs biens et de leur coeur; ils s’encourageaient à progresser dans leurs bons desseins..., et ainsi, ils en arrivèrent à être dix, quoique de tant de nations différentes, doués d’un même coeur et d’une même volonté²¹”.

Une expression aussi idyllique ne doit pas dissimuler à nos yeux, tout de même, les difficultés que ces hommes durent surmonter en raison des grandes différences de caractères, dont témoignent pratiquement tous les documents des consultes et délibérations des premiers jours. L’acte des Délibérations de 1539 commence par une justification franche de ces différences:

nous résolûmes de tenir des réunions entre nous pendant un grand nombre de jours avant notre séparation et de traiter de notre vocation et de notre façon de vivre. Ce que nous avons fait nombre de fois, et certains d’entre nous étant Français, d’autres Espagnols, d’autres Savoyards et d’autres encore Cantabres, nous avons sur notre état une variété de jugements et d’opinions, même si tous avaient une même intention et volonté de rechercher l’approbation et la volonté parfaite de Dieu, selon le but de notre vocation²².

À qui serait intéressé à avoir plus de détails sur ce sujet nous recommandons la lecture de l’étude du père André Ravier, S. J., *Profils psychologiques d’Ignace de Loyola, de ses premiers compagnons de Paris-Venise et de ses principaux ‘hommes de confiance’ - Esquisse de leurs relations*, publié en appendice à “Les chroniques Saint Ignace de Loyola”, Nouvelle librairie de France, 1973. Particulièrement intéressant se révèle le tableau sur le système des relations humaines entre Ignace et ses premiers compagnons: elles sont harmonieuses, indifférentes, conflictuelles. Il s’agit, évidemment, de “l’harmonie des tempéraments naturels, préalablement à tout acte de la liberté et à toute action de la grâce”, note l’auteur²³.

Depuis le 2 février 1528, jour où Ignace entra à Paris “seul et à pied”, jusqu’à l’arrivée à Rome, au milieu de novembre 1537, d’une “très petite Compagnie de Jésus” composée de dix prêtres fortement liés par un dessein et un mode commun de vivre et de procéder, s’écoula dix années d’une vaste pérégrination géographique et spirituelle, traversée par des expériences sombres: à Montmartre (1534), Venise et Vicence (1537, le second “Manrèse”, à San Pedro de Vivarolo), La Storta. La petite communauté d’amis dans le Seigneur, conquis un à un par Ignace, en collaborant avec la grâce, surgit et s’accroît sous le souffle des Exercices, esquivant toute espèce de difficultés et de pénuries. Le projet initial qui les conduisit à prononcer leurs premiers voeux à Montmartre dans une fougueuse décision de suivre Jésus Christ, leur unique chef, et sous l’inspiration de reproduire au 16ème siècle la communauté du Seigneur et de ses disciples, les unit maintenant d’une manière irrévocable. Dans la Ville éternelle, une fois surmontées les contradictions qui menacent momentanément leur existence, ils en arriveront à préciser leur projet.

Les Délibérations prises au cours du carême de 1539 - “comme se présentait le moment favorable pour nous partager et nous séparer les uns des autres (moment que, aussi, nous attendions ardemment afin d’atteindre le plus vite possible la fin que nous nous étions représentée et fixée, et désirée si fortement ²⁴)” - affermissent leur union et accueillent le vœu d’obéissance à l’un des leurs. Ramassées en cinq chapitres, ces Délibérations sont présentées au pape pour approbation. La *communauté d’amis* se transforme en un *corps apostolique*, créé précisément pour que la dispersion, qui est imminente avec les missions que le pontife commence à leur confier, ne détruise “l’union et congrégation que Dieu a réalisée”, mais

plutôt la confirme et l'établit davantage. Les compagnons décident à l'unanimité de demeurer tellement unis entre eux et “reliés en un corps qu'aucune séparation des corps, pour grande qu'elle fût, ne pût nous séparer”. Ils forment une *communauté pour la dispersion*. “L'amitié dans le Seigneur” qui est à la base de cette communion devra se perpétuer grâce à des liens étroits, de manière que “nous ramenant à un corps”, les membres prennent soin les uns des autres et maintiennent la compréhension pour un plus grand fruit dans les âmes²⁵. Ces liens, davantage explicités, seront insérés dans la Huitième Partie des Constitutions comme moyens d'assurer l'union des esprits: *l'amour de Dieu* notre Seigneur, *la communication*, *l'uniformité*, ou “la conformité des esprits”, comme l'appelait François Xavier, *et l'obéissance*.

L'amour de Dieu, lien principal de la communion

Le lien principal entre les deux parties, pour l'union des membres entre eux et avec leur tête, est l'amour de notre Dieu et Seigneur Jésus Christ. En effet, si le supérieur et les inférieurs sont très unis à sa divine et souveraine bonté, ils seront très facilement unis entre eux; et cela se fera par le même amour qui, descendant de Dieu, atteindra notre prochain et particulièrement le corps de la Compagnie²⁶.

La conviction que nous livrent Ignace et ses compagnons dans ce texte des Constitutions est d'une extraordinaire beauté et profondeur théologique. La communion, dans la Compagnie, est *un don reçu d'en haut*. L'amour *descend* de Dieu et se répand sur nous par l'habitation vivifiante de l'Esprit; *et ce même amour*, à partir de nous, *s'étend* à tous les hommes *et particulièrement au corps de la Compagnie*. D'où, on comprend parfaitement l'affirmation de la Délibération de 1539: l'union et congrégation de la Compagnie, c'est Dieu qui l'a réalisée par son amour. Dans sa formulation concise, le texte est un petit traité de théologie de l'amour comme communion. Amour de Dieu et amour du prochain sont indissolublement liés: l'amour éternel de la Trinité est la source de *l'agapè* fraternelle qui, infusée en nous comme un don, nous rend capables d'aimer Dieu et de vivre dans une intime communion d'échange et de réciprocité avec tous les hommes, à l'image de la communion trinitaire elle-même. Le texte est une invitation lancée au jésuite d'unifier son amour personnel pour Dieu, sa communion avec les compagnons et son zèle apostolique auprès de toutes espèces de personnes.

C'est ici que se trouve le nerf de la simple expression de l'amitié dans le Seigneur: uni, chacun, à Jésus Christ par l'amour personnel d'amitié avec lequel il *nous appelle* (“je ne vous appelle pas serviteurs, mais amis”, cf. *Jn* 15, 14-15); ce même amour jaillit de nous-mêmes comme d'une source et déborde, nous resserrant mutuellement comme amis dans le Seigneur au sein de la Compagnie et nous envoyant pour aimer et servir tous les hommes et toutes les femmes. De la sorte, comme le dit la 33^{ème} congrégation générale citée au début du présent travail, nos racines sont dans l'expérience de Dieu qui, en Jésus Christ, *nous appelle, nous réunit et nous envoie*.

L'amitié dans le Seigneur est, donc, l'amour d'amitié avec lequel Jésus nous appelle, chacun de nous, et qui, partagé entre nous, nous réunit dans la Compagnie. Mais cette amitié ne se limite pas de façon étroite à une communauté qui, pour être apostolique, a son centre de gravité orienté vers l'extérieur, vers le prochain. Nous sommes “amis dans le Seigneur” avec les laïcs, qui sont nos collaborateurs et avec lesquels nous sommes appelés à collaborer. Nous

sommes amis dans le Seigneur avec ses préférés, les pauvres, comme le déclarent les Normes complémentaires, lorsqu’elles disent: “Notre sensibilité pour une telle mission sera d’autant plus aiguë que nous aurons un contact fréquent avec ces amis du Seigneur [les pauvres et les marginalisés], de qui nous pouvons souvent apprendre beaucoup au sujet de la foi ²⁷.”

Il semble que cette réalité ait été bel et bien vivante dans la Compagnie naissante, près de dix ans après la lettre d’Ignace à Verdolay sur ses amis dans le Seigneur. Il est remarquable que, en 1546, le jour même de la mort inattendue de Pierre Favre, celui qui était alors le secrétaire de la Compagnie, Barthélemy Ferrão, ait envoyé un message dans lequel il annonçait comment le premier compagnon d’Ignace était disparu ce premier jour d’août, entouré de “*beaucoup d’amis dans le Seigneur et la Compagnie*”²⁸. À quels amis faisait allusion le secrétaire, on ne peut le savoir exactement; mais tenant compte que “la Compagnie” désignait à cette époque le groupe des fondateurs, les “amis” seraient peut-être les autres jésuites, encore novices ou scolastiques, voir les amis et bienfaiteurs les plus proches. En toute hypothèse, la note suggère que peu de temps après la fondation de la Compagnie, on avait déjà introduit dans le langage ordinaire des premiers jésuites cette expression spontanée de Maître Ignace.

Les premiers étudiants qu’Ignace envoyait aux universités, regroupés en petits groupes d’écoliers accompagnés par quelqu’un de plus expert et familier avec l’esprit de la Compagnie, essayaient de reproduire la manière de vivre et de procéder des pères fondateurs et formaient des communautés où l’amitié dans le Seigneur était un idéal et une tâche. La communauté qui s’était développée autour d’Ignace à l’université parisienne fut le modèle de toute autre communauté de la Compagnie, qui commençait à se disperser à travers le monde. Les lettres envoyées de différents lieux au général Ignace, de même que les réponses de celui-ci attestent cet effort de fidélité au charisme primitif, à “l’union et congrégation que Dieu avait réalisée” moyennant l’amitié dans le Christ Jésus qui les appelait, les réunissait et les envoyait au secours du prochain.

La Compagnie, rénovée et revigorée dans sa vie et sa mission, devra tourner son regard vers cette inspiration des origines pour transmettre aux diverses cultures et aux défis du monde contemporain la meilleure manière de vivre et d’exprimer l’amitié dans le Seigneur. L’Esprit lui-même, qui a daigné lui donner le commencement, est celui qui la conserve, la gouverne et la fait progresser dans le service divin. La Compagnie, à l’instar d’Ignace, se laissera conduire docilement par Lui, pour trouver la meilleure forme de vie et de service. C’est ainsi qu’elle a vu le jour et c’est ainsi qu’elle continuera de croître: sous le souffle vivifiant de l’Esprit.

Le père Arrupe, à qui nous devons que la Compagnie se soit reconnue dans la phrase du fondateur, disait qu’il faut “réengendrer chaque jour la Compagnie”; celle-ci “n’est pas un objet inerte: c’est une vie qui se transmet et qui ouvre elle-même son propre chemin. Ce qu’il faut faire chaque jour et qui se comprend dans la mesure où cela s’accomplit. Saint Ignace est mort en faisant et en comprenant toujours plus la Compagnie. C’est une histoire, enfin, au sein de l’histoire de l’agir de Dieu avec les hommes, une partie de cet agir”²⁹. Plus la Compagnie fait l’expérience de la fragilité de sa communion; plus il sera complexe de comprendre et de vivre l’amitié dans le Seigneur aujourd’hui, plus il faudra s’engager à renforcer la communion avec Lui et entre les compagnons en Lui. Pour cela, la Compagnie doit appeler incessamment le charisme originel et le lire à la lumière des défis actuels et

futurs. Elle devra chercher et trouver son point de référence dans la *communauté-mémoire* et dans les liens de communion tracés par les Constitutions en vue de garder vigoureuse l’union des esprits dans un corps apostolique dispersé à travers le monde³⁰.

Javier Osuna

NOTES

1. MI, *Epp* 1,118-123. Lettre à Mosén Juan de Verolay, Venise, 24 juillet 1537.
2. CG34, décret 26, n. 11.
3. PETER-HANS KOLVENBACH, S. J., *Lettre sur la vie commune*, mars 1998.
4. MI, *Epp.*, 1, 122.
5. MI, *Epp.* 1, 149.
6. MI, *Epp.*, 1, 149.
7. CG33, décret 1, n. 11.
8. Cf. *Autobiographie*, n. 27.
9. “Quo tempore Lutetiae fuit, non solum studia litterarum sectatus est, sed animum simul intendit quo spiritus illum ac divina vocatio ducebat, ad ordinem religiosum instituendum; tametsi singulari animi modestia ducentem Spiritum sequebatur, non praeibat. Itaque deducebatur quo nesciebat suaviter, nec enim de ordinis institutione tunc cogitabat, et tamen pedetentim ad illum et viam muniebat et iter faciebat quasi sapienter imprudens, in simplicitate cordis sui in Christo”. Nadal, V [Commentaril de instituto S. Il Dialogus II, p. 625-628.
10. Commentarium de origine et progressu Societatis Iesu Patris Simonis Roderici, n. 2, FN, III, 10.
11. Lettre à toute la Compagnie sur la vie communautaire, 12 mars 1998, n. 3-4. Les italiques sont de nous.
12. Lettre sur la vie communautaire, n. 4.
13. Cf. CG34, décret 8, n. 32.
14. Cf. CG34, décret 8, n. 32.
15. Favre, *Memorial*, FN, 1, 4, 8.
16. ES, 16.
17. *Autobiographie*, n. 82.
18. RICARDO GARCIA-VILLOSLADA, S. J., *San Ignaco de Loyda, Nueva Biografia*, BAC, 1986, p. 361.
19. *Summarlum lspanicum*, n. 52; cf. Bobadilla, 615.
20. “Et ita fovebatur et augebatur inter ipsos in Christo dilectio”. FN, II, 587; cf. Sunun. *Hisp.*, n. 55; Lainez *Epist.*, n. 30; Ribadeneira, FN, IV, 233, 235.
21. FN, IV, 233-235.
22. MI, *Const.*, p. 1-2. Le texte de l’acte est en latin.
23. Une traduction de Fernando Garda Escalante, S. J., fut également publiée dans les Nouvelles de la province du Mexique au cours de 1997 et 1998, sous le titre de “Perfiles psicológicos de Ignacio y bs primeros compaãeros”. Les profils et le schéma proviennent des analyses caractérológicas et de l’étude littéraire des styles, mais sont incorporés dans la vision globale des comportements historiques de ces hommes, note l’auteur. On recommande aussi la lecture de l’article de L. Beimaert, *L’expérience fondamentale d’Ignace de Loyola et l’expérience psychanalytique*, publiés dans LA PSYCHANALYSE (vol. III, 1857). En espagnol, il existe aussi deux brochures éclairantes: JAVIER UBEDA Y JUAN LORENTE, S. J., *‘t(gnaclo deloyolaysusprimeros amtgos’Ç* Audiprol., Programas audiovisuales., Madrid, 1990; ANDRÉ RAVIER, S. J., *Los diez primeras jesuitas*, traduit par Bemto Campos y Pedro Aguirre, Obra Nacional de la Buena Prensa, México.
24. MI, *Const.*, 1, p. 1-2.
25. MI, *Const.*, 1, p. 1-2.
26. *Const.* 671.
27. Normes complémentaires, n. 246, 10.
28. MHSI, *Beati Petri Fabri primi sacerdotis e Societate Iesu epistolae, memoriale et processus*, p. 481-482.
29. ARRUPE PEDRO, S. J., “Reengendrar cada dia la Compafiia”, Lima, Perti, 31.VII.79, in *La identidad del jesuita en nuestros tiempos*, Sal Terrae, 1981, p. 487.
30. Cf. JAVIER OSUNA, S. J., “Amigos en el Seitor, unidos para la dispersion”. Collection MANRESA, n. 18 Mensajero-Sal Terrae, 1998, p. 456-459. Le texte de la présente conférence a été tiré de cet ouvrage, publié récemment.